15 mai 2010
1,50 €

La gazette de la lucarne nº 26

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél./fax : 01 40 05 91 51 – http://lucarnedesecrivains.free.fr

ÉDITORIAL

Un Projet fou !

Le projet de l'association de *La Lucarne des Écrivains* est né d'une rencontre entre Armel Louis et Claude Duneton qui pensaient à des choses différentes.
Armel Louis, libraire de métier, venait de quitter une librairie située à Sceaux et se trouvait disponible. Il aurait pu trouver une place dans une autre librairie, toucher son chèque à la fin du mois, et *basta,* comme il aime à dire. Il pensa qu'il y avait mieux à faire. L'idée fondamentale était de lutter contre l'individualisme ambiant, de redonner sens au collectif, un peu dans la suite des idées des années 1970.

Nous résumons le point de vue de Claude Duneton, résumé qui peut être complété par un petit tour sur le site *(indiqué ci-dessus)*. Claude Duneton souhaitait une librairie qui, elle aussi, rompe avec l'époque – en ce que la préoccupation marchande ne l'emporte pas sur tout. Une librairie dédiée à de vrais éditeurs, de vrais auteurs et où la littérature ait la place qu'elle mérite. Par plaisanterie, il disait que nous allions coller sur les livres des étiquettes indiquant « Écrit par l'auteur » comme il existe ailleurs des étiquettes « Élevé sous la mère ».
Il fallait pour que tout cela prenne corps, un capital, un lieu, un nom.

Un capital
Le capital va être rassemblé par Claude et ses amis, Armel et les siens, chacun y allant de sa poche en fonction de ses moyens. Les sommes mises au pot allaient de 100 à 3000 euros. À la fin de l'année 2006, la cassette contenait aux alentours de 25000 euros.
Au cours des années suivantes, d'autres adhérents, avec une cotisation de 100 euros pour la plupart, de 1500 pour l'une, vont étoffer la troupe. Nous sommes maintenant un peu plus d'une centaine.

Un lieu
Armel Louis arpente la capitale à la recherche d'un local *ad hoc*. Son choix s'arrête sur un local dépendant de la Mairie de Paris situé au 115 rue de l'Ourcq, qu'il aménage. Après concertation, il est décidé que cette librairie s'appellera *La Lucarne des Écrivains*. Celle-ci ouvre ses portes le 1er septembre 2006.

La Gazette
La Lucarne prenant son rythme de croisière (oui, une lucarne qui navigue…), quelques membres de l'association ont eu l'idée d'une revue littéraire, ouverte aux membres de l'association et à d'autres, qui prolongerait l'activité de la librairie et attirerait dans sa direction les personnes intéressées. Il s'agissait en premier lieu de renforcer le côté collectif de l'entreprise. Peu de temps après, *La Gazette de la Lucarne* était née.

Le chai du vigneron

Dans l'esprit, une librairie des écrivains c'est presque comme le chai des vignerons, ou la coopérative des marins-pêcheurs : un endroit où l'on est censé trouver des produits de qualité… C'est assez bien le cas de La Lucarne des Écrivains *de la rue de l'Ourcq qu'Armel Louis – libraire auteur – approvisionne en produits frais, mûris sur l'arbre de la connaissance, dans des domaines littéraires élargis qui englobent la poésie, le roman, le théâtre, l'histoire, et tous les essais que concoctent les hommes de bonne et de mauvaise volonté. Il y a même de délicieux livres pour les enfants.*

Claude Duneton
Édito du n°1 de la Gazette, 14 février 2008

Lire la suite p. 6 et 7.

Qui êtes-vous M. Fourré ? Rencontre avec Bruno Duval et l'Association des Amis de M. Fourré jeudi 27 mai à 19 h 30

Maurice Fourré,
le romancier en état de grâce

Lancé par André Breton en 1950, Maurice Fourré a publié son premier livre, *La Nuit du Rose-Hôtel*, à l'âge de 74 ans. *La Marraine du sel* paraît cinq ans plus tard, en 1955. le 27 mai prochain, l'Association des amis de cet auteur propose, à La Lucarne des écrivains, de faire revivre, cinquante-cinq ans après, ce « roman-poème » oublié depuis sa première parution chez Gallimard en 1955.

***La Marraine du sel*, éditions de L'Arbre vengeur.**

Bruno Duval est membre fondateur de l'Association des amis de Maurice Fourré. Il est également écrivain, journaliste et galeriste. Association des Amis de Maurice Fourré : 10, rue Yvonne-le-Tac, 75018 Paris. tontoncoucou@wanadoo.fr site Maurice Fourré : http://www.aamf.tristanbastit.fr

Claire Zen. Qui était Maurice Fourré ?

Bruno Duval. Il est né en 1876, à Angers. C'était le doyen des écrivains en activité dans l'immédiat après-guerre et en même temps, le dernier né. Il a été découvert par André Breton à l'instigation de Julien Gracq, en 1949, alors qu'il avait déjà 74 ans. Il devint la révélation littéraire de l'année, après une lecture publique de son premier roman, *La Nuit du Rose-Hôtel*, qui eut lieu à l'occasion de la soirée de lancement de la collection « Révélation », que Breton dirigeait chez Gallimard, et dont ce roman restera le premier et unique titre.

C. Z. Poursuivra-t-il ensuite une carrière d'écrivain ?
B. D. *La Nuit du Rose-Hôtel* n'est pas un succès de librairie. Mais Fourré, vieillard encore vert, ne se laisse pas décourager et publie, cinq ans plus tard, *La Marraine du sel*, porté par Jean Paulhan sur les fonts baptismaux de la NRF, pour la plus grande joie du tout jeune Michel Butor, qui a été l'un des rares critiques à saluer cette parution. Juste avant sa mort, en 1959, âgé de 83 ans, Fourré a encore le bonheur de signer avec Gallimard le contrat de publication de *Tête-de-Nègre*, son troisième roman… Il y en aura un quatrième, Le *Caméléon mystique,* publié, à titre posthume, en 1981, et même un cinquième, *Fleur de lune*, laissé en chantier à sa mort.

C. Z. Pourquoi Maurice Fourré est-il tombé dans l'oubli ?
B. D. Son genre ne plaisait pas, il n'était pas adapté à l'époque. On le considérait comme peu sérieux, une confiserie, une coquetterie. Et puis Breton, dès *La Marraine du sel*, ne le soutient plus. Il aurait voulu qu'il monte à Paris, qu'il entre dans le « groupe surréaliste », mais Fourré préfère rester à Angers. Les deux écrivains entament une longue correspondance, puis Breton se fâche avec lui comme il se fâchait avec tout le monde. Il laisse entendre à Fourré qu'il lui casse les pieds.

C. Z. Comment les éditions de L'Arbre vengeur ont-elle eu l'idée de rééditer cet auteur ?
B. D. Je suis allé au Salon du livre avec *La Marraine du sel* il y a deux ans. J'y ai rencontré David Vincent des éditions de L'Arbre vengeur que je ne connaissais pas. J'avais regretté que Maurice Fourré n'obtienne pas le prix Nocturne cette année-là. David Vincent, qui est aussi libraire à Bordeaux, publie une belle collection d'auteurs inconnus et oubliés. Il m'a répondu un an après, m'a proposé une nouvelle maquette du livre, et a décidé de publier le roman.

C. Z. Quand et pourquoi avez-vous créé une association Maurice Fourré ?
B. D. Nous sommes quelques-uns à considérer que c'est l'écrivain de l'état de grâce. Jean-Pierre Guillon, le fondateur, qui est aussi poète, avait des inédits de l'écrivain. Nous avons fondé cette association il y a dix ans, et nous éditons un bulletin qui lui est consacré, *Fleur de Lune*.

Propos recueillis par Claire Zen

La Marraine du sel

« Roman-poème », l'appellation ne figure pas sur la couverture, mais, singularité oblige, elle a été forgée depuis. Que les vers s'y mêlent à la prose, rien de bien nouveau là-dedans depuis le symbolisme, tendance littéraire qui était encore en vigueur quand, dans la solitude de sa province, le jeune Maurice Fourré entreprit ses tout premiers textes. Mais que la prose, empreinte d'un lyrisme sarcastique, y soit elle-même poétique et, les vers… prosaïques, centrés sur la page comme des devises sur des écussons, voilà la révélation fourréenne, anticipée seulement par Jarry, Roussel, Apollinaire et autres exacts contemporains, parmi lesquels on oublie trop souvent Pierre-Albert Birot, né, comme Fourré, en 1876. Par rapport à ces derniers, le signe distinctif de Fourré, qui a tant plu à Michel Butor, consiste (bien qu'il n'ait probablement jamais vu *Citizen Kane*) à renverser la chronologie de l'histoire – comme il l'a fait, sans le vouloir, dans sa carrière littéraire.

L'auteur s'inspire librement à la fois de l'histoire de Marie Besnard, l'« Empoisonneuse de Loudun », et de celle de *Madame Bovary*, mais racontée du point de vue de l'amant et du mari. Au fur et à mesure que le drame progresse, rétrospectivement, vers son dénouement, on y entend la déploration, de plus en plus profonde, de la dissolution de la passion amoureuse dans la vie conjugale. Si une telle réflexion ne verse pas dans l'amertume, c'est qu'il y a toujours la consolation de la lecture : celle des classiques, celle des moralistes du Grand Siècle, celle des poètes russes et même celle de… Jules Verne.

Bruno Duval

KARAMBA !

Quel est le comble pour un chat ?

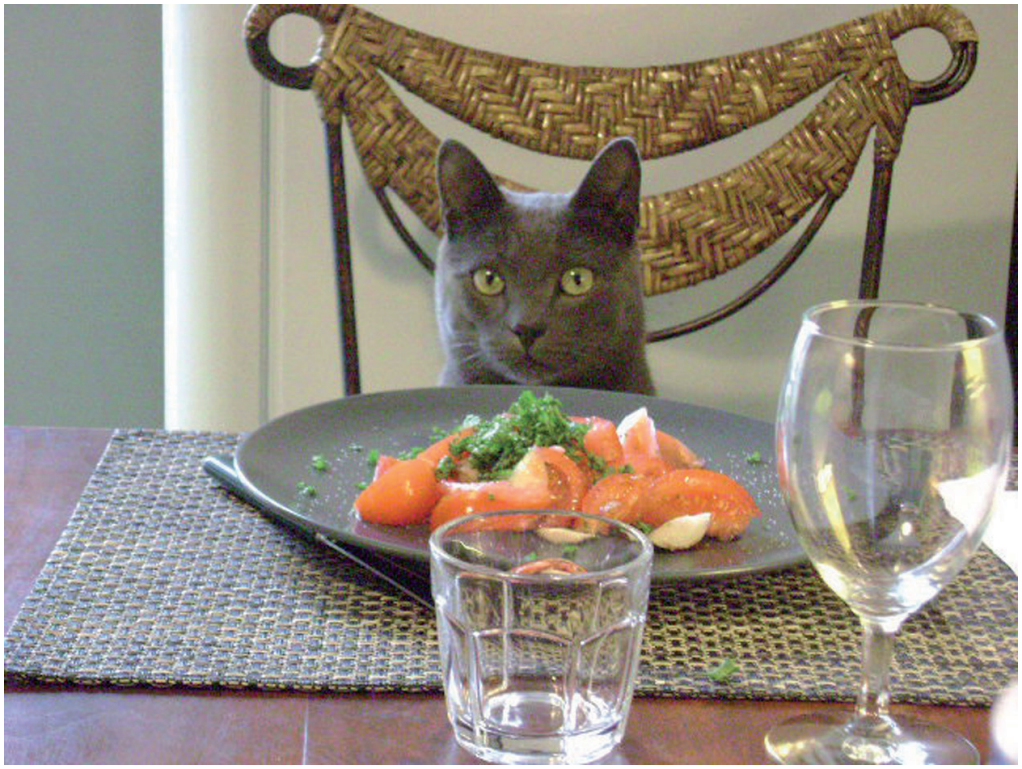


PHOTO : CLAIRE ZEN

Réponse : Faire des yeux de merlan frit.

SOMMAIRE

page 1
Un projet fou !
Collectif La Lucarne.

page 2-3
Rencontre avec
Bruno Duval
C. Zen.

pages 4-5
Voyage à Compiègne,
J. Cassabois
et
Les Soirées de La Lucarne.

page 6-7
Suite de *Un Projet fou !*
et
La Pute au banc,
B. Testa.

pages 8
Ardennes
poème d'I. Buisson.

page 9
Dupont et Durand,
M. Cury

page 10
La chaîne du livre,
P. Desalmand.

page 11
Scénario catastrophe,
C. Bouvet.

page 12
Corps à corps,
Poème d'I. Buisson.
et
L'agenda.

Voyage à Compiègne

Le mois dernier, Jacques Cassabois entamait un voyage à Compiègne à l'invitation de l'ami Duneton qui y jouait *La ferme du Garet*. Après avoir préparé son itinéraire et rêvé longuement de Jeanne d'Arc, Jacques découvrait lastatue dela combattante, et nous racontait son émoi. Aujourd'hui nous poursuivons ses aventures.

PHOTO : JACQUES CASSABOIS

Statue équestre de Jeanne d'Arc sur la place de l'Hôtel de Ville à Compiègne.

J'ai trois heures de battement, avant de retrouver Claude qui doit faire des raccords au théâtre. Je vais m'installer à l'hôtel. Situation ambiguë du type qui vient taper l'incruste dans la chambre de son pote. Je me demande comment je vais me présenter, mais l'employé qui m'accueille me met aussitôt à l'aise :

— Ha ! vous êtes Jacques ! Bonjour Jacques. Je vous attendais. Monsieur Duneton nous a prévenus. D'ailleurs regardez (il me montre un post it), « Jacques », c'est écrit !

Attentionné, comme toujours, Claude a bien fait les choses. Je prends les consignes pour les clés, laisse mon sac, repart aussitôt avec mon appareil photo. J'ai hâte. Je veux la voir, être seul devant elle, frissonner enfin à ma guise dans le silence.

La statue équestre est magnifique. Jeanne est belle. Face au pont, sur les lieux de sa dernière passe d'armes, elle regarde la ville qu'elle a aimée. Le ciel est couvert, la lumière brouille les gris du bronze. Je devrai éclaircir mes images au soleil de photoshop, mais j'espère qu'il fera beau demain.

Après quelques clichés, je traverse l'Oise, avise au loin un clocher qui doit être Saint-Jacques. Pourvu que l'église soit ouverte ! Pour m'y rendre, je traverse la place de l'Hôtel de ville, et là, nouveau choc. Jeanne, encore, figée en pleine course l'étendard à la main, volontaire, déterminée, à la manière de la Liberté conduisant le peuple. Jeanne à l'attaque, entraînant ses farouches. Et derrière elle, portée par son élan, sa meute. La Hire, Jean d'Orléans, Xaintrailles, Florent d'Illiers, Alençon, Chabannes, Rais l'infâme... Capitaines réticents d'abord, hostiles, puis subjugués par ce torrent de fille, enthousiastes à cueillir les victoires servies par cette incarnation du printemps.

Je veux la voir, être seul devant elle, frissonner enfin à ma guise dans le silence.

Le soleil paraît alors que j'entre dans l'église. Il m'éclaire le vitrail de Jeanne. Je m'y attarde longuement, puis me mets en quête du fameux pilier de la dernière prière, lorsque Jeanne fut entourée d'enfants, d'hommes et de femmes : « *Mes bons amis, leur je suis trahie. Je serai tantôt prisonnière. Priez pour moi.* », avait-elle annoncé.

Des cierges brûlent. Hommages tremblants. J'en achète un que je plante sur un support. Lumière de respect, flamme d'amour à remonter les siècles.

L'après-midi s'écoule. Je retrouve Claude, joyeux. Nous partons à l'espace Jean-Legendre où il joue. La soirée tient ses promesses. La pièce est sobre. La voix de Raymond Depardon emprunte celle de Claude pour se confier, au point que certains croient voir le photographe en personne déambuler parmi eux, réfléchissant tout haut. Les spectateurs sont touchés. Émotion retenue devant la rumeur de la vie qui roule et fait songer.

Il y eut une nuit et il y eut une aube. Au matin, allongés sur nos lits comme deux pensionnaires indolents, Claude et moi avons parlé. Lui d'abord, moi ensuite. Chacun sa parole. La sienne

évoquait ses premières années de collégien. La mienne, Jeanne. C'était au petit-déjeuner. Je ne sais plus ce qui m'a décidé. J'ai sorti un stylo et je me suis mis à dessiner sur la nappe en papier.
— Voilà l'Oise. Ici, le pont. En face, Margny avec les Bourguignons. Là, à droite, Venette. Stafford et ses Britts. Ici, à gauche, Clairoix. Jean de Luxembourg, bras droit de Philippe III, qui a dressé son camp à Coudun, là plus loin.
Je raconte le coup de force lancé par Jeanne pour dégager Compiègne, dans la soirée du 23 mai. La bataille plus incertaine que prévue, la panique qui surgit sans raison, la débandade, la conviction de Jeanne qui veut vaincre, et le drame.

Mais si bien sûr, je me souviens ! Ce sont les Anglais qui m'avaient décidé à évoquer Jeanne. Claude, qui lit chaque jour le *Daily Telegraph*, m'avait donné des nouvelles des voisins. Là-bas, ils sont aussi gagnés par l'épidémie révisionniste. Un groupe de leurs penseurs, qui aurait décrété sexiste l'habitude de commencer un courrier par *Mr. and Mrs*, préconiserait l'usage inverse ! *Mrs and Mr*. Déchoir d'un sexisme dans l'autre, en somme, en guise de rattrapage. Les mêmes, ou leurs émules, car ces effrontés ne reculent devant rien, auraient aussi forcé la porte de Shakespeare. Selon eux, le grand Will n'avait d'autre intention, en intitulant sa pièce *Roméo et Juliette*, que de proclamer la supériorité du mâle. Pièce que ces compulsifs proposeraient de rebaptiser Juliette et Roméo.

Jacques Cassabois
www.jacquescassabois.com

Suite et fin au prochain numéro.

Soirées de la Lucarne

● Du 17 au 29 mai 2010
Peintures d'Héléna Avron
Exposition « Égypte : Éloge du petit ».

● Mardi 18 mai 2010
18 h 30 : Vernissage de l'exposition « Égypte : Éloge du petit »
20 h : Soirée lecture et théâtrale
Présentation du livre de Thérèse Blondel-Avron, *Moïse Zuméro dernier Mamelouk de la Garde impériale* (éditions Cabedita). Improvisations théâtrales du comédien Philippe Avron.

● Mercredi 19 Mai 2010 à 19 h 30
Soirée Lecture de nouvelles autobiographiques
avec Marianne Faure, animatrice de *La revue des 100 voix*, et une dizaine d'auteurs.

● Vendredi 21 mai à 19 h 30
Hommage à André Laude (1936-1995)
avec André Cuzon et les *Cahiers André Laude*. Présentation et lecture de Simone Tassimot d'une sélection de poèmes tirés de *L'Oeuvre poétique* (éditions de La Différence).

● Jeudi 27 mai 2010 à 19 h 30
Qui êtes-vous, Maurice Fourré ?
Bruno Duval présentera l'écrivain (1876-1959), découvert par André Breton et Julien Gracq, à l'occasion de la réédition de *La Marraine du sel* aux éditions de L'Arbre vengeur. Lectures par des comédiens de la troupe Claude Merlin. L'association des amis de cet auteur disparu nous fera revivre ce « roman-poème » oublié depuis sa première parution chez Gallimard en 1955.

● Vendredi 28 mai 2010 à 19 h 30
« Poésie orientale au féminin »
avec la poétesse syrienne Maram al-Masri pour *Le Retour de Wallada* (Éd. Al-Manar), Hadjadji Hamdane pour *Florilège de la poésie andalouse au féminin* (Éd. Bachari) et l'éditrice des éditions Wallada, Françoise Mingot.

● Mercredi 2 juin 2010 à 19 h 30
Soirée poésie
« Dans la chimère des mots. Poètes du ghetto de Czernowitz (1941-1942 » avec le traducteur François Mathieu, la revue *Fario* et Laurence Teper des éditions éponyme.

● Jeudi 3 juin 2010 à 19 h 30
Soirée Jardins de Paris
Lectures de Simone Balazard des éditions Le Jardin d'Essai.

● Samedi 5 juin et dimanche 6 juin 2010
6e mini-salon du livre d'artiste
Toute la journée.

● Samedi 5 juin 2010 à partir de 19 h 30
Soirée présentation
avec les éditions Carnets-Livres et l'artiste Chantal Robillard-Puvinel.

● Jeudi 10 juin 2010 à 19 h 30
« Le ventre de Paris : Les Halles »
Patrice de Moncan, auteur et éditeur (éd. du Mécène), présentera son livre, *Baltard, les Halles de Paris 1853-1973,* en présence de Gérard Glanard, photographe, entre autres, de la destruction de Halles.

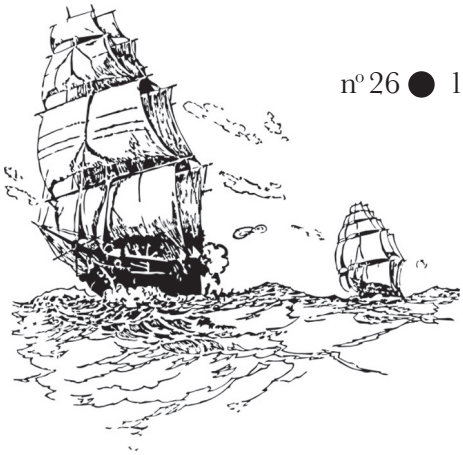
● Vendredi 11 juin 2010 à 19 h 30
Traversée de Paris en rimes
avec Frédéric Lheureux et les éditions Historimes. Lectures de la comédienne Mathilde Bost de *Ballade à Paris* (textes de Frédéric Lheureux et photographies de Philippe Havard). www.historimes.com.

● Samedi 12 juin 2010 à 19 h 30
Soirée iranienne
avec Marc Mangin, grand voyageur, écrivain, journaliste et photographe humaniste qui publie son premier roman, une chronique d'un voyage en Iran et au-delà, *Tu m'as conquis tchador* (éditions Sipayat). http://www.marcmangin.book.fr/

● Jeudi 17 juin 2010 à 19 h 30
Soirée Gazette
La Gazette a un goût de revenez-y ! Soirée estivale pour tous ceux qui n'ont pas pu se rendre à la soirée du 15 avril dernier.

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris - Tél. : 01 40 05 91 51

Un Projet fou !



Suite de la première page.

Le premier numéro paraît le 14 février 2008. Les tâches s'y rapportant sont confiées à Gisèle Joly. La revue paraît chaque mois dans une version électronique et dans une version papier. En 2010, Gisèle Joly, prise par d'autres charges, décide de passer la main. Le dernier numéro sous sa responsabilité est le numéro 23 daté du 15 février 2010.

Pendant ces deux ans, Gisèle, que nous appelons notre « fée rédactionnelle », va assumer l'ensemble des tâches : maquette, suivi du rédactionnel, suivi de la fabrication, expédition, dépôt légal, promotion. Mais, devant se consacrer à plusieurs travaux de traduction, elle demande à passer le relais. Une chose à noter : *La Gazette* a des lecteurs lointains, qui ne viendront jamais à la librairie, mais qui s'intéressent à ce qui s'y passe et qui aiment s'y retrouver.

Une nouvelle formule

Sous l'impulsion d'Armel Louis, une nouvelle équipe va se mettre en place. Claire Ernzen pour la coordination et le choix des textes, Emmanuelle Sellal pour la maquette, la librairie pour la fabrication et l'expédition. La maquette est modifiée, la structure de l'ensemble est différente. Le premier numéro de la nouvelle formule, le numéro 24, paraît le 15 mars 2010.

Un projet pas si fou que ça

Quatre ans plus tard, la librairie est toujours là. Des centaines de manifestations, dans des genres très différents, s'y sont déroulées. Ses murs ont accueilli de multiples expositions. Tout cela sans coûter un liard au Trésor public, ce qui mérite d'être souligné si l'on compare… mais ne disons pas de mal des voisins.
Il s'agit du cas sans doute unique en Europe d'une librairie fondée par des écrivains, lesquels sont parfois aussi peintres, cinéastes, musiciens, chanteurs, traducteurs, éditeurs, lexicographes. *La Gazette* continue sous une forme différente et devrait garder le cap.

Tout cela a été possible grâce à un effort collectif, grâce à ceux qui nous ont offert leur présence, leur argent, leur temps. Même si cela fait un peu discours de fin de banquet, il faut rendre hommage à un groupe et à deux

À vos claviers

Des « produits » ? – Oui, justement, le livre est devenu un produit dans ce que l'on appelle majestueusement « l'industrie du livre », laquelle s'intéresse en premier lieu aux grosses machines, aux débits industriels, suivant en cela les produits télévisés destinés à créer de l'audience et à faire tomber les sous de la publicité dans le tiroir-caisse. Nous avons décidé de réagir, de ne pas nous laisser écraser sans rien dire par le rouleau compresseur de la diffusion du livre qui oblige les libraires à des rotations tellement folles que de plus en plus d'ouvrages de qualité demeurent dans les cartons sans jamais atteindre les rayonnages des librairies. Nous, c'est une soixantaine d'auteurs d'horizons divers, et de petits éditeurs goûteux situés à l'écart des gros rouages. En créant l'association La Lucarne des Écrivains*, nous nous sommes cotisés pour permettre l'ouverture de la librairie du même nom. Cette librairie fonctionne grâce au dévouement sans borne de son animateur, et au moins on peut y trouver nos livres, ceux des amis et des adhérents. Armel Louis y entretient des échanges permanents, sous la forme de soirées où les auteurs viennent présenter leurs nouveautés – c'est comme de la télé, mais en vrai, en chair et en os, où l'on peut poser des questions aux écrivains. Dans le même élan, nous avons décidé de publier une petite gazette, modeste dans sa forme mais qui peut grandir ! Elle donnera des nouvelles de la librairie à la fois aux membres fondateurs et au public ; elle servira, nous l'espérons, à élargir le cercle de nos adhérents. Ce sera à vous, amis écrivains, de l'alimenter par vos articles et communications diverses.* La Gazette de la Lucarne *sera ce que vous en ferez : ce premier numéro n'est qu'une amorce. À vous la plume et le clavier !*

Claude Duneton

Édito du n°1 de la Gazette, 14 février 2008

personnes. Aux fondateurs qui ont lancé l'entreprise en y investissant à fonds perdus des sommes parfois importantes. À Armel (tant pis pour l'hiatus) qui a dépensé des trésors d'énergie, mis de son propre argent, résisté aux tempêtes, travaillant parfois jusqu'à presque cent heures par semaine. À Gisèle Joly qui pendant deux ans a pris en charge, telle une déesse hindoue aux vingt bras, la totalité des tâches relatives à *La Gazette de la Lucarne*.

La nouvelle équipe y croit. Nous recueillons de nouveaux abonnements. Jean-Baptiste Féline, le nouveau trésorier s'attaque sérieusement à sa tâche. Claire Ernzen est une passinnée de littérature. Fidèle de *La Lucarne* depuis les débuts, elle met à notre service sa compétence de journaliste. Emmanuelle Sellal, notre maquettiste, apprécie aussi cette librairie à visage humain. Correctrice et secrétaire d'édition, elle est heureuse, par cette nouvelle tâche, de participer à l'aventure.

Maintenant, il faut se tourner vers l'avenir. Telle l'injonction d'un général connu, nous dirons seulement «Aidez-nous!» En renouvelant votre abonnement, en venant aux soirées, en amenant vers la librairie et la revue de nouveaux amis.

Collectif La Lucarne.

La Pute au banc

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, elle est là, sur son banc, immobile à travers les saisons. La seule chose qui change, ses vêtements. Une fourrure en hiver. Des teeshirts sans manche l'été. Un parapluie pour la tête les jours de pluie et un plastique pour les fesses. Pas une chandelle, ni une racoleuse, notez bien! Elle a quelque chose de sage. Dans la manière de se vêtir, de s'asseoir, de ne pas bouger. Une sœur presque, en charge des corps plutôt que des âmes. Si elle n'était dans la prostitution, elle serait certainement assistante sociale, ou alors infirmière, enfin quelqu'un qui soulage.

Depuis le temps que je la regarde de ma fenêtre, elle m'est devenue familière. Sa technique? Ne rien faire. Se laisser approcher. Des hommes, âgés le plus souvent, viennent se poser, doucement, sur le banc, entament plus doucement encore la conversation. Pour un peu, on se croirait dans un salon de thé. Un salon de thé à ciel ouvert. Parfois elle se lève, part, le client la suit. Ils ont dû s'entendre sur le prix. Elle marche d'un pas modeste, son sac à la main. On dirait une dame en promenade ou partie faire ses courses. Elle va du côté de l'avenue de Clichy.

Ce scénario minimaliste dure depuis des années maintenant. Comment a-t-elle fait pour atterrir là? Quel accident de la vie? Et puis pourquoi avoir choisi ce banc, précisément ce banc, juste en face de ma fenêtre, sur le terre-plein central du boulevard de Clichy? Rien ne semble distinguer ce banc des autres bancs. Sinon peut-être qu'il est le plus en retrait des sex-shops. Le plus neutre au fond.

C'est ainsi. Nous traversons ensemble les saisons. Depuis le temps que je la regarde de ma fenêtre qui donne sur le boulevard, elle m'est devenue familière. Je dois lui être familier aussi, à passer tous les jours sur le terre-plein. Du coup, quand elle me voit elle sourit. Attention, pas un sourire aguicheur, promesse de félicité canaille, non, un sourire humble, presque fraternel.

Elle est devenue sans que j'y prenne garde une partie de ma vie. Elle occupe mes pensées comme ces personnes que l'on croise sans cesse sans que l'on ne sache rien d'elles. Il suffirait que je m'assoie un jour, lui pose des questions. Peut-être me répondrait-elle. Mais ce serait briser le fil ténu, silencieux, du respect que nous avons instauré.

Non, je crois qu'il en ira encore longtemps ainsi. Nous continuerons à vivre côte à côte sans nous parler. Je continuerai à la regarder de ma fenêtre. De jauger le temps en regardant sa tenue. La pute au banc… Ma grenouille personnelle, le baromètre qui me rassure quand je doute de la saison.

Bruno Testa

À VOS SOURIS LUCARNIENS !

Pour tout envoi de textes, de suggestions, de réactions, merci d'écrire à Claire Ernzen, directrice de publication et coordinatrice : claire.zen@wanadoo.fr

nº 26 ● 15 mai 2010

Ardennes

Des Ardennes, j'ai ramené des lambeaux de Rimbaud, émue d'avoir lu des manuscrits originaux, emballés que nous étions par l'atmosphère en rouge sonore de la maison du voyant.

Des Ardennes, j'ai ramené des vitraux splendides, aux couleurs tantôt violentes tantôt pastelles, aux arabesques serties. De ce vitrail multicolore transpercé de lumière, nous avons vu des taches d'or tremblantes et profondes peindre d'éphémère la pierre de Mézières.

Des Ardennes, j'ai ramené l'image de ton corps immergé dans une baignoire en train de lire « Une saison en enfer ».

Des Ardennes, j'ai ramené le bleu du ciel sous un soleil piquant, en terrasse d'un café, avec le rouge des tables et des chaises, le long de la Meuse, pour un petit déjeuner.

Des Ardennes, j'ai ramené des civets trop riches pour mon palais de parisienne.

Des Ardennes, j'ai ramené deux cygnes blancs glissant graciles sur les eaux peu profondes de la Meuse aux herbes aquatiques, effilées comme des cheveux verts ondoyant dans l'eau claire.

Des Ardennes, j'ai ramené des châteaux forts parfois en ruines, dont les tours délabrées, colonisées par la végétation, abritaient des oiseaux criailleurs, des corbeaux volant en pariade, flèches noires dans le ciel d'azur.

Des Ardennes, j'ai ramené des forêts profondes plantées de sapins fiers et hauts. Avec toi, j'ai foulé les feuilles crissantes où le soleil formait des nappes. J'ai marché torse presque nu, les seins lourds, les reins humides, ta main sillonnant ma colonne vertébrale, aux aguets d'un jappement lointain par ce jour de chasse, et j'ai eu envie d'ôter mon soutien-gorge et de danser et de sauter devant tes yeux luisants.

Des Ardennes, j'ai ramené un gland germé et un bris d'ardoise.

Des Ardennes, j'ai ramené des brumes cotonneuses, fantomatiques, éparses et volatiles au-dessus des champs d'herbe verte, des brumes en halos autour des vaches, tandis que tu conduisais la voiture noire magique.

Des Ardennes, j'ai ramené les flonflons d'un bal musette au cœur d'une fête foraine, où à la buvette était servi du Champagne et où des gamins testaient leur force au pushing-ball et où tu me serrais contre toi.

Des Ardennes, j'ai ramené tes silences plongés dans mes yeux, tes rires face à mes tartufferies, ta force, ta galanterie, l'espoir dans mon cœur, le repos de mon cerveau et de mes nerfs.

Des Ardennes, j'ai ramené des bouts de nous.

Pour Laurent, le 9 octobre 2007

Isabelle Buisson

Suite des poèmes p. 12.

Isabelle Buisson est nouvelliste, romancière et poète. Elle est également directrice des Ateliers d'écriture « À la ligne », à Paris. Dernier ouvrage paru : *À fleur de peau*, aux éditions Autrement. http://alaligne1.free.fr

Dupont et Durand

Jeunes gens qui rêvez de gloire littéraire, méditez cette histoire exemplaire, le talent est certes chose utile, mais pour vous porter au pinacle, c'est le pouvoir de le faire savoir (ou d'y faire croire) qui vous fera entonner les trompettes de la renommée ; pour cela distribuez du séné, si vous voulez de la rhubarbe en retour.

Deux jeunes gens signent, plein d'espoir, leur premier roman dans une maison d'édition.

Le premier, Dupont, habite Romorantin où il est comptable dans une entreprise de travaux publics. Il est marié et il a un enfant. Il a envoyé son manuscrit par la poste à de nombreux éditeurs. Après sept refus, le huitième a accepté. C'est un livre sobre, sans concession, mais qui fait preuve d'une grande profondeur d'esprit et d'un réel talent.

Dupont, qui a pris un jour sur ses vacances d'hiver pour la séance de signature du service de presse, rentre à Romorantin et attend.

Six mois plus tard, il a obtenu une dizaine de critiques et vendu 824 exemplaires. Mais il sait que les débuts sont difficiles et il a déjà commencé son deuxième roman.

Deux ans plus tard, il signe son deuxième livre qui ne démérite pas. Il est toujours comptable à Romorantin et vient d'avoir un deuxième enfant.

Six mois plus tard, douze critiques, 934 livres vendus. L'éditeur trouve qu'il a du talent et qu'il faut lui faire confiance.

Si bien que deux ans après, quand paraît le troisième livre, qui, sans conteste est le meilleur, Dupont est résolument comptable à Romorantin et préoccupé par la naissance de son troisième enfant. L'éditeur est un peu irrité par ce terne employé provincial qui n'a pas réussi à se faire des amis dans le monde et la presse littéraire, qui n'a pas cherché à creuser son trou dans l'intelligentsia parisienne, qui ne fréquente que le café du Commerce et la brasserie de la Paix de son bled natal.

Six mois, huit critiques, 624 exemplaires vendus. Qu'importe à Dupont, il continue d'écrire. Mais un auteur délaissé par la critique a-t-il vraiment du talent ? On peut se poser la question.

Deux ans plus tard, son nouveau livre est refusé par le service marketing de la maison d'édition car c'est un auteur réputé invendable. Dupont ne publiera plus jamais.

Le deuxième auteur, Durand, vit à Paris, dans le V^e^ arrondissement. Il termine des études de lettres. C'est son père, professeur, qui a confié le manuscrit à un collègue de faculté, conseiller de la maison d'édition. C'est un livre brillant, au style incisif et percutant, un peu vain.

Six mois passent. Dix critiques. 832 exemplaires vendus.

Mais Durand ne reste pas les deux pieds dans le même sabot. Muni de cette carte de visite que constitue son premier livre, par l'intermédiaire de Mme Pomponne rencontrée lors d'un colloque, il rentre comme stagiaire dans un journal. Là, petit à petit, il en vient à rédiger quelques brèves pour les informations générales puis pour la page littéraire dans laquelle on finit par lui confier quelques critiques. Il a aussi, à force de gentillesses et de persévérance, réussi à devenir lecteur dans sa maison d'édition.

Quand son deuxième livre paraît, égal à lui-même, il connaît un peu de monde, les critiques sont plus nombreuses, il est dans le peloton des jeunes auteurs pleins de promesses, il ne vend que 1413 exemplaires mais tout le monde est content.

Il va enfin avoir une place de critique à part entière dans son journal puis de chroniqueur tandis que son éditeur le prend comme conseiller littéraire. On commence à se dire que ce jeune homme risque de devenir quelqu'un sur qui il faudra compter et dont on peut avoir besoin. On le trouve de plus en plus charmant et son talent (dont on n'a jamais douté, grands dieux) apparaît d'une évidence aveuglante ! Il fréquente maintenant le Kentucky, le bar du Pont-Royal, la Closerie des Lilas. On le voit à la télévision, même dans les émissions de variété.

Quand, deux ans plus tard, il publie un troisième livre, un peu plus faible peut-être, un peu bâclé, mais toujours brillant, il connaît le Tout-Paris. Tous les critiques qui comptent parlent de lui, il vend 9000 exemplaires et rate de peu un important prix littéraire. Le voilà dans l'orbite du succès et de la célébrité. À lui de ne pas faire de faux pas, d'affermir son pouvoir, de se soucier de rechercher les sinécures plutôt que de mesquinement défendre ses droits d'auteur, de se faire des amis puissants, de ne montrer du courage qu'envers des ennemis inoffensifs. Mais cet homme est habile, ne nous faisons pas de souci pour lui.

Vingt-cinq ans plus tard, devenu académicien, dans l'attendrissement euphorique d'une fin de dîner, il parle avec son vieil éditeur retraité et lui dit : *« Au fait, qu'est devenu ce type qui avait signé son premier livre avec moi, c'était épatant ! Rappelez-moi son nom ? »*

Maurice Cury

Maurice Cury est romancier, poète et scénariste. Il lutte depuis longtemps pour la défense des auteurs. Son dernier ouvrage, *La Barbarie sans visage*, a été publié aux éditions Le temps des cerises en 2009.

Ci-contre : extrait de *Littérature et prêt-à-porter*, éditions E. C. 1 rue de l'Ancien-Presbytère, 34230 Campagnan (par courrier).

La chaîne du livre

Chaque mois, Paul Desalmand vous fait découvrir un point particulier concernant l'édition. Aujourd'hui, l'écriture et la maquette, deux des premières phases de La chaîne du livre, dont nous vous avons donné le schéma dans le numéro 25 de *La Gazette*. Suite et fin le mois prochain avec la fabrication, la distribution, la promotion et la vente.

1. ÉCRITURE

D'abord le cas de figure le plus simple. L'auteur écrit. Il signe un contrat avec un éditeur qui fabrique le livre et le vend aux libraires, lequel le vend aux lecteurs. Je laisse de côté le compte d'auteur et l'autoédition. L'auteur fournit à l'éditeur une version papier et une version électronique. La situation du rédactionnel peut se présenter d'une façon plus complexe pour les raisons suivantes :

1. Il y a plusieurs auteurs.
2. L'éditeur intervient dans la rédaction.
3. Présence d'illustrations, schémas, cartes.

Il y a plusieurs auteurs

Sur ce point, il importe de bien distinguer *l'œuvre collective* de *l'œuvre de collaboration*. Cette distinction est très importante sur le plan juridique puisque que le forfait est autorisé dans le premier cas et non dans le second. Les explications sur ce point viendront plus tard.

L'éditeur se mêle de la rédaction

Il faut distinguer les envois spontanés et les commandes. L'éditeur peut intervenir dans la rédaction de plusieurs manières. Quand il s'agit d'une commande, il impose, en fonction de la collection où il pense intégrer le texte, le titre, le contenu, le nombre de signes, la maquette, la tonalité. Ainsi, il peut faire récrire un ouvrage de vulgarisation parce que la première rédaction est insuffisamment grand public. Même quand il ne s'agit pas d'une commande, l'éditeur peut demander des modifications pour différentes raisons y compris une autocensure. Dans les grandes maisons, les services juridiques font supprimer ce qui pourrait entraîner une assignation en justice (diffamation, propos racistes, etc.). Pour ce qui est de la fiction, les demandes de modifications sont, beaucoup plus souvent qu'on ne le sait, fréquentes et importantes. Elles sont souvent judicieuses.

Présence d'illustrations

Les illustrations, schémas, cartes peuvent être fournis par l'auteur. Ils peuvent aussi relever des services de l'éditeur. Ce dernier peut faire appel à un iconographe.

2. ÉTABLISSEMENT DE LA MAQUETTE

On demande à l'auteur de fournir la saisie (c'est-à-dire la frappe sur un traitement de texte). Il ne fournit ni la composition ni la maquette. La maquette est la saisie à laquelle l'éditeur, ou son sous-traitant, a ajouté de nombreux éléments pour que l'on arrive à ce qui sera la page imprimée (mise en page, choix du corps, du caractère, divers choix). Tout ce qui s'ajoute à la saisie relève de l'éditeur et c'est là qu'il va pouvoir faire preuve de son professionnalisme. Deux points nets :

• Un éditeur qui demande à un auteur de fournir une maquette prête à l'emploi n'est pas un éditeur sérieux.

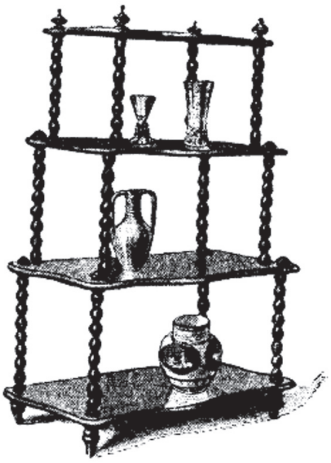
• Il n'est pas judicieux pour un auteur qui propose un manuscrit de fournir un texte déjà maquetté ou, ce qui est pire, maquetté selon les normes de l'éditeur sollicité. Encore pire, l'envoi d'un livre déjà fabriqué. L'éditeur (sérieux) n'aime pas être dépossédé de ce qui constitue un domaine important de son métier.

Autrefois, l'éditeur remettait à l'imprimeur une copie. Le mot « copie » désigne le tapuscrit remis par l'auteur auquel ont été ajoutées par l'éditeur toutes les indications nécessaires à l'établissement de la page imprimée. Aujourd'hui, l'éditeur n'envoie plus qu'un fichier numérique en pdf (qui, en principe, ne peut pas « bouger »).

Paul Desalmand

Le professeur Legendre fait bien le point sur un certain nombre d'idées fausses dans : *L'Édition*, Le Cavalier bleu, collection « Idées reçues », 2009, 9 €.

Scénario catastrophe



Ça ne vient pas par hasard. Le scénario catastrophe, tu le tricotes d'abord dans ton cerveau. Je m'explique.Tu as Ghislaine qui te harcèle pour aller acheter ces foutues étagères qu'elle a vues chez Armelle et qui, maintenant qu'elle les a vues chez Armelle, vont lui manquer chez nous jusqu'à sa mort.

— En solde en plus, Jean-Jacques on peut pas louper ça!

— Si, parce que la Passat a un problème.

La Passat, c'est ma berline à moi. J'ai rien lésiné sur rien. Une intérieure cuir avec les sièges qui te chauffent les fesses en hiver et un GPS, le grand luxe je te dis. Ghislaine, elle l'appelle la voiture de banquier, n'empêche qu'elle crache pas dessus le jour des étagères.

— Quoi, elle a quoi comme problème?

— Un faux contact avec la clé. Deux fois sur trois, elle ouvre plus le coffre.

— Un faux contact?

— Va savoir. En tout cas pour tes étagères, ça va pas l'faire. Faut que je la montre au garage.

Mais Ghislaine, tu l'arrêtes pas comme ça.

—Y-a-qu'à tomber sur la bonne fois.

Je comprends que j'y couperai pas aux étagères comme chez Armelle, et samedi matin, à l'heure exacte où j'aime bien aller faire pisser le chien et te retrouver pour une belote chez Dédé, à cette heure-là qui me convient le moins je dirais, on se retrouve en route pour la Zèdi d'Annemasse.

Évidemment, avec Ghislaine, il a pas fallu se contenter des étagères. Dans ces magasins qui vous mettent sous les yeux toutes ces choses que vous saviez même pas avant d'y entrer qu'elles vous faisaient défaut, elle achète encore un abat-jour à volants, une corbeille à linge et une colonne de tiroirs pour salle de bain. À la caisse, on nous explique où aller récupérer nos étagères, côté hangar, la première à droite en contournant le bâtiment.

C'est là qu'intervient le scénario catastrophe. On a déposé au cul de la Passat nos achats incontournables qui nous faisaient tellement défaut depuis cinq minutes. Mais quand il s'agit d'ouvrir le coffre avec une pression magique sur ma clé, rien ne se passe. C'est plus une fois sur deux que ça ne marche plus, c'est trois fois sur trois. Et pas la moindre serrure pour nous sauver. D'ailleurs ces clés ultra-modernes ne ressemblent même plus à d'honnêtes clés.

— Eh bien, ouvre devant! s'énerve Ghislaine. Doit bien y avoir moyen d'ouvrir le coffre de l'intérieur.

Là, c'est pire. Même les portières ne répondent plus. Ma voiture ultra-moderne ressemble à un coffre-fort.

On se regarde en silence, Ghislaine et moi, par-dessus l'abat-jour posé sur le bloc tiroir.

— C'est peut-être la pile, hasarde Ghislaine, moins fière. Y'a des piles dans ces clés.

Je pars en quête d'un garage, maudissant le Progrès après les étagères. Ghislaine garde l'abat-jour, le bloc tiroir et le bac à linge.

— Mon pauvre monsieur, me fait le garagiste (mauvais départ), des modèles comme ça, on les fait pas. Faudrait aller chez Volkswagen.

— Oui, en stop.

— En face peut-être... Il me pointe une façade très laide. Ils font accessoiristes…

Je repars, un peu plus désemparé encore.

J'ai pas fait dix pas que je vois Ghislaine sautiller à ma rencontre. Elle secoue ses épaules, des spasmes comme si elle pleurait. Je m'inquiète.

— Ghislaine?

Elle me rejoint. Elle pleure pas, elle rit. Elle en perd la parole. Je dois la secouer un peu pour retrouver la Ghislaine habituelle.

— Jean-Jacques, tu devineras jamais. La voiture!

— Eh bien quoi, la voiture?

— C'était pas la nôtre… On s'est trompé de Passat!

Corinne Bouvet

Corinne Bouvet de Maisonneuve est romancière, et nouvelliste pour enfants. Son dernier roman, *Le Mat et le merveilleux*, a été publié en 2008 aux éditions Jacques André/CEI. www.corinne-bouvetdemaison-neuve.fr

POÈME

Corps à Corps

Je te fauve
Tu me pelage
Je te longs cheveux
Je te yeux verts
Je te bouche
Tu me langue
Tu me lingerie fine et dentelle
Je te FIP
Tu me pétales de coquelicots
Je te bouquet de roses
Je te peau
Tu me peau
Je te hanche
Je te jambes
Tu m'épaules larges
Je te duel
Tu me clefs d'or
Tu me rire
Je te sourire
Tu me plein soleil
Je te plein soleil
Tu me seins ronds
Je te dos large
Tu me joues rouges
Je te barbe humide
Tu me tête-bêche
Je te tête haute
Tu me château-fort
Je te chambre-forte
Je te diamant
Tu m'étoiles
Tu me voyages
Tu m'autre monde
Je te bracelet
Tu me collier
Tu me jambes serrées
Je te jambes en l'air
Tu me nuit
Je te jour
Je t'ange
Tu me démon
Tu me succube
Tu me sorcière
Je te prince charmant
Tu me parole donnée
Tu me présence pure
Tu m'audace
Je te lèvres tendres
Je te main douce
Je te gorge
Tu me cou et nuque
Tu m'effluves
Tu me vertigineusement
Tu me visage-lumière
Je te sans voile
Tu me contrebasse ou violon
Je t'engloutis
Nous âmes
Je te parle
Tu me dis
Je t'aime
Tu m'aimes

Merci à Ghérasim Luca.

Isabelle Buisson

agenda

Publications

Éric Sarner,
poète et écrivain, a publié le 26 avril dernier *Ébouissements de Chet Baker,* une suite de 40 poèmes, aux éditions La passe du vent, 10 €.

Gérard Aimonier-Davat
autoédite son sixième roman, *Blessure de Guerre*. Le livre met en scène une histoire d'amour, de mort et d'injustice aux bords du Lac d'Aix-les-Bains. L'intrigue se déroule en 1944, sous l'Occupation et la Résistance. [Commande : 246 bis avenue du Grand Port, 73100 Aix les Bains, 15 € par la poste.]

Pierre Merle. Son livre *Comment dites-vous : 1950-1970-1980-1990-2000 : quel français parlez-vous ?* est paru en mars 2010 aux éditions Fetjaine. Une foule d'expressions courantes selon les époques et les modes, décortiquées et expliquées par l'auteur. 13 €.

Événement

Poétique de la relation, poétique de la création et de l'insolite… Dans le cadre des échanges de pratiques artistiques et culturelles entre habitants du 19e arrondissement de Paris, « Les Uns Chez Les Autres », la mairie organise un grand bal le mercredi 19 mai, de 15 h à 18 h, avec Marc Avalone, chanteur et magicien et la musique de Mimi & co, au Rosa Bonheur, allée de la Cascade, parc des Buttes Chaumont. Invitations à retirer à partir du 10 mai 2010. Info : delphine.vieira@paris.fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : **Jean-Baptiste Féline :** (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. **jbfeline2000@yahoo.fr** (pour toute question relative aux abonnements).

Nom :..... Prénom :.....

Adresse :.....

Ville :..... Code postal :.....

Tél. :..... Courriel :.....

❑ Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

❑ Je m'abonne pour un an à *La Gazette* + *cotisation*, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

❑ Abonnement papier ❑ Abonnement Internet ❑ Abonnement Papier + Internet

Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.

ISSN 2101-5201
La Gazette de La Lucarne
mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :
115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris
lalucarnedesecrivains@gmail.com
Directeur de la publication et coordinatrice : Claire Ernzen
Maquettiste : Emmanuelle Sellal